Ami du Clergé du 1er juin 1939

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXIV. 2e *Dim. après la Pentecôte :* La Fête-Dieu, 321. — XXXV. *Fête du Sacré-Cœur :* Les pourquoi de cette dévotion, 322. — XXXVI. 3e *Dim. après la Pentecôte :* La femme à la drachme, 324.
Courtes instructions sur la Morale. — XII. La conscience, 325.
Pour la fête du Sacré-Cœur. — II. Deux desseins de la Providence, 326.
Conférences à des Ligueuses. — IX. La collaboration, 329.
Sermons pour une Première Messe. — III. Le prêtre est-il un homme comme les autres ? 331.
Allocutions de mariage. — V. Ce qu'est le mariage, 335.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXIV

2e Dimanche après la Pentecôte.

LA FÊTE-DIEU

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui la Fête-Dieu. Quelle poésie dans ce nom ! Dans les paroisses qui ont le bonheur d'avoir gardé les traditions chrétiennes de nos pères et où les municipalités s'en montrent au moins respectueuses, c'est pour le Dieu-Hostie un jour de triomphe extérieur et public. Longtemps à l'avance on le prépare. Dès la veille, les reposoirs se dressent ; on rivalise de zèle, de goût, de savoir-faire et de générosité. Les rues que doit parcourir le Roi des rois sont tendues de draperies ou de feuillages, les oriflammes se déploient, des guirlandes festonnent les habitations ou se rejoignent d'un côté à l'autre.

Le jour et l'heure arrivés, au son joyeux des cloches, le cortège se forme au sortir de l'église ; les enfants des diverses écoles, suivis des jeunes filles vêtues de blanc ; puis le groupe si gracieux des enfants qui répandent les fleurs devant le Saint-Sacrement et lui font comme une sorte de tapis aux si riches couleurs ; ensuite les clercs et les prêtres revêtus du surplis ou des ornements sacrés. Enfin voici l'Hostie Sainte portée par le célébrant, suivi des rangs pressés des fidèles, tandis que les chants liturgiques alternent avec les fanfares et qu'une foule recueillie s'incline sur le passage du Dieu d'amour. Et la procession fait halte aux reposoirs magnifiquement ornés et étincelants de lumières, du haut desquels la bénédiction descend sur les assistants agenouillés.

I

Tout cela, m. f., c'est l'acte de foi public, solennel, à la divinité de l'Eucharistie, à la vérité des paroles de Jésus-Christ : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » à sa Présence réelle sous les voiles du Sacrement, à son action intime dans les âmes et au sein de la société. Tout cela, c'est aussi l'attestation de sa domination universelle, *Christum Regem adoremus, dominantem gentibus,* et du droit qu'il a d'être reconnu comme le Roi des individus et des peuples. Tout cela, c'est l'hommage des serviteurs à leur Maître ; c'est Jésus traversant son domaine, comme autrefois en Galilée les bourgades, les villes, enseignant et bénissant ceux qui venaient à lui.

Et en vous tenant ce langage, pourrais-je ne pas penser aux paroles de notre *Lauda Sion,* si bien traduites par le poète :

> Par les chants les plus magnifiques,
> Sion, célèbre ton Sauveur,
> Exalte par de saints cantiques
> Ton Dieu, ton Chef et ton Pasteur...
> Jamais tu n'en sauras trop faire,
> Tu n'en feras jamais assez.

Nec laudare sufficis. Repassons d'un coup d'œil tout ce que l'Eglise a fait pour honorer le plus dignement possible le Dieu-Hostie. Quelle distance parcourue depuis les origines chrétiennes, où l'Eucharistie n'était désignée que sous les dénominations de « fraction du pain » et de « saints mystères » ; où l'on n'initiait qu'avec de grandes précautions les catéchumènes à ce qui concernait ce Sacrement ; où on les congédiait avant la partie de la messe appelée « Action » ; où la Sainte Réserve destinée aux malades était conservée dans des armoires spéciales à proximité de l'autel ! La dévotion eucharistique commença à se développer et à prendre forme, lorsque fut prescrit que le tabernacle fût placé d'une manière stable sur l'autel et que les saintes espèces y fussent renfermées en permanence. Par là l'Homme-Dieu se faisait vraiment l'Emmanuel, le Dieu avec nous ; il habitait parmi nous ; on savait où le trouver pour lui rendre hommage et converser avec lui.

Mais c'est surtout à dater du IXe siècle qu'un admirable mouvement de piété envers l'adorable Sacrement se dessina en réaction contre l'hérésie et par la force interne de la foi qui avait trouvé son heure. Les cathédrales, ces grandioses et splendides châsses de l'Hostie Sainte, jaillissaient déjà partout du sol, avec leur ordonnance visiblement inspirée par le mystère de l'autel. Afin de lui attirer un redoublement d'adorations, à certains jours on plaçait la Sainte Hostie dans une monstrance (l'ostensoir moderne), et on la portait à travers les rues des cités et des bourgs. En 1246, le pape Urbain IV, à l'instigation d'une religieuse de Belgique, sainte Julienne de Cornillon, instituait à Rome la Fête-Dieu. Cette fête se propagea bientôt de diocèse en diocèse, et moins de vingt ans après, en 1264, elle était étendue à l'Eglise universelle.

Dans les temps modernes, ce pieux mouvement ne s'est point ralenti. Nous avons vu venir l'institution des Quarante-Heures, avec l'idée si chrétienne de la réparation. Les expositions prolongées, de jour et de nuit, les saluts du Saint-Sacrement, sont une des dévotions les plus en usage. Des groupements se sont formés pour l'adoration perpétuelle de Jésus-Hostie. Dans les pays catholiques, il n'est guère de diocèses aujourd'hui qui ne soient représentés chaque jour par quelqu'une de leurs paroisses ou de leurs Communautés religieuses aux pieds du Saint-Sacrement exposé. On sent que l'Eucharistie est plus que jamais l'inspiratrice de la piété chrétienne et le centre de la liturgie.

Des Ordres religieux se sont fondés qui se donnent pour fin d'adorer sans interruption le divin Prisonnier et s'en constituent les factionnaires. Plus que tout cela, depuis plus d'un demi-siècle, avec les

plus hautes approbations et les plus vifs encouragements du Souverain Pontife, l'Eglise voit revenir avec foi l'adoration internationale des Congrès eucharistiques présidés par un Légat du Saint-Siège, Congrès qui, sur un point ou sur un autre du globe, attirent des foules innombrables venues de toutes les parties du monde, et qui donnent lieu aux plus éclatantes manifestations de foi et de piété ; et à ces assemblées, que j'appellerais œcuméniques, se sont joints les Congrès nationaux et les Congrès diocésains qui, en chaque pays, en chaque diocèse catholique, voient affluer une multitude de fidèles et justifient la parole du Docteur angélique : *Nec laudare sufficis.* Et je ne parle pas des hommages privés qui reviennent au Dieu du tabernacle des innombrables visites qu'il reçoit chaque jour dans les sanctuaires où il réside, même les plus humbles.

II

Telle est, m. f., la place incomparable qu'occupe le Sacrement de l'autel dans la dévotion chrétienne et dans la liturgie catholique. N'en est-ce pas l'apogée ? Sera-t-il possible d'ajouter à ce culte dont il est l'objet ?

Si l'on ôtait l'Eucharistie, que deviendrait l'Eglise ? Firmament sans soleil, terre sans vie, solitude morne et froide : plus de sacrifice, partant plus de sacerdoce, plus de sacrements, plus de culte ; le christianisme entier avec ses dogmes, avec sa floraison de vertus, ses espérances, ses splendeurs, s'en va en lambeaux ; l'Incarnation, dont l'Hostie sainte ne perpétue plus le vivant souvenir, s'efface peu à peu des intelligences et des cœurs. Et l'Emmanuel oublié de la terre, que reste-t-il de l'œuvre de Dieu ? Les rapports entre le ciel et la terre, si amoureusement établis, si puissamment noués par l'immolation du Calvaire, se détendent insensiblement, impuissants bientôt à retenir l'humanité sur la pente de l'erreur, de l'indifférence ou de l'irréligion. Le monde, si inconscient et insouciant des biens que l'autel fait jaillir sur lui, que deviendrait-il sans le Dieu réellement présent et mystiquement immolé pour le vivifier ? Tertullien disait aux magistrats de l'Empire romain : « Si nous nous retirions du milieu de vos cités, vous resteriez épouvantés de votre solitude. » Ah ! si le tabernacle devenait vide tout à coup, quel affreux malaise gagnerait la société entière d'où se retireraient ses secrètes influences, ces forces mystérieuses, ce souffle, ce sang de la charité, qui seuls entretiennent en elle une vie dont elle profite sans en connaître la source !

* *

Je ne prolongerai pas davantage cet entretien, si inépuisable qu'en soit le sujet. Le saint sacrifice achevé, vous voudrez faire cortège au Roi des rois, au Dieu-Hostie qui va traverser vos rues, bénir vos maisons, recevoir les hommages publics de la population. Offrez-lui les vôtres en union avec ceux du monde entier, ceux des siècles passés et des siècles à venir. Louez-le, exaltez-le, adorez-le, remerciez-le, pour vous-mêmes et aussi pour ceux de nos frères de France et de l'univers qui vivent dans l'indifférence ou dans l'incrédulité. Bénissez Jésus d'avoir institué ce grand Sacrement qui, depuis vingt siècles, verse sur notre humanité tant de grâces, de lumières, de forces, de consolations. Demandons-lui d'étendre à tous son règne eucharistique : qu'il daigne se les rallier tous par les liens de son amour. Et pour terminer, empruntons au chantre du Dieu-Hostie la strophe finale du *Lauda Sion* : « Bon Pasteur, vrai Pain de vie, Jésus, ayez pitié de nous ! Nourrissez-nous de vous, protégez-nous et faites-nous jouir de tous vos biens dans la terre des vivants. » Ainsi soit-il.

XXXV

Fête du Sacré-Cœur

LES POURQUOI DE CETTE DÉVOTION

Mes frères,

Il peut paraître osé et audacieux que les humains cherchent le pourquoi des desseins de Dieu. S'il les a faits impénétrables, n'est-ce pas téméraire de les vouloir expliquer ? Toutefois l'exemple de Jean reposant sa tête sur la poitrine du Sauveur à la Cène, et celui de Madeleine au matin de la Résurrection, nous apprennent que les hardiesses respectueuses ne déplaisent pas à Jésus. Donc, avec respect, en présence de la dévotion au Sacré-Cœur, sachant que, par elle, Notre-Seigneur s'est proposé de nous révéler son amour, nous sommes autorisés à nous demander : 1° pourquoi il a voulu montrer qu'il nous aime ; 2° pourquoi il s'est servi à cette fin d'un symbole ; et 3° pourquoi comme symbole il a choisi son Cœur de chair.

I

Pourquoi Notre-Seigneur a voulu nous montrer qu'il nous aime, et cela d'une manière toute particulière ? C'est que tel est le besoin de son être et du nôtre.

1. Chez un homme, la qualité, la vertu, la note prédominante se manifeste comme naturellement, sans même qu'il s'en aperçoive ou qu'il s'y efforce dans ses paroles ou dans ses actes. On ne peut pas dire qu'en Jésus il y ait eu une perfection plus saillante que les autres. En lui elles s'équivalent toutes. L'Eglise dit de lui qu'il est « l'abîme de toutes les vertus. » Cependant, dans la pratique de la vie, l'amour nous paraît, à nous, avoir chez lui sinon une place de choix, du moins un rôle prépondérant. Tous les mystères de sa vie en portent la marque ; sa mission en offre le caractère. Si, en certaines circonstances, il a fait voir spécialement sa puissance, sa justice, sa prudence, son humilité, sa pauvreté, son obéissance, c'est son amour qu'il s'est plu à manifester davantage.

L'amour, en effet, se montre chez lui d'une manière éclatante. C'est comme le résumé de ses trente-trois années d'existence et de son œuvre. L'Incarnation, Bethléem, Nazareth, le Calvaire, qui sont l'abrégé de sa vie, sont renfermés eux-mêmes dans ce seul mot : *amour.* Tout le *Credo,* on peut le dire, est dans la devise de S. Jean : « Nous croyons à l'amour. » Il aurait pu commencer par elle, et les articles en eussent été comme autant de développements : l'amour créateur, l'amour fait homme, l'amour rédempteur, l'amour sanctificateur, l'amour aliment des âmes, l'amour auteur de l'Eglise, l'amour rémunérateur. Mais à défaut et au lieu de ce *Credo* de l'amour divin, Jésus a éprouvé le besoin de réunir et de nous rappeler tous ces mystères dans un symbole, dont l'heureux choix nous apparaîtra bientôt.

2. Ce mémorial n'est pas seulement son besoin à lui, c'est aussi le nôtre, et cette raison-ci, plus peut-être que celle-là, lui a inspiré son choix. L'humanité, toute coupable qu'elle ait conscience d'être à

l'égard de la divinité, a toujours éprouvé le besoin de ne pas être repoussée par elle et même d'être aimée d'elle. Aussi bien l'on comprend que les païens, après s'être prosternés durant des siècles devant de froides idoles, aient fini par sentir en leur âme un vide immense. Quoi ! des yeux sans vie, des oreilles sourdes, des lèvres muettes, des mains fermées ; et, d'autre part, des prières sans réponse, des cris de détresse, des larmes, des supplications sans une marque de commisération !

Jésus, lui, qui a un cœur pour aimer, pour s'apitoyer et se rendre secourable, a voulu se montrer à nous, l'amour bien en relief, pour satisfaire son besoin et le nôtre. Il savait que, malgré ce besoin, inné chez nous, nous sommes portés, au milieu des épreuves qui nous assaillent, à douter de cet amour, à croire Dieu désintéressé de notre sort, indifférent à nos plaintes. Il nous est donc bon de nous dire que, du sein de son inaltérable félicité, Dieu pense à nous, se penche sur nos misères, prête l'oreille à nos gémissements, pourvoit à notre impuissance, prend pitié de nos maux, avec une tendresse plus que maternelle. Et qu'il nous était nécessaire de l'apprendre, de nous l'entendre dire de la bouche de Notre-Seigneur lui-même ! Qu'il nous était plus consolant encore de penser que pour lever tout doute, toute crainte, pour nous inspirer toute confiance, il a daigné venir jusqu'à nous, revêtir notre nature, souffrir avec nous et pour nous, et adoucir par là nos souffrances personnelles !

II

Nous savons pourquoi le divin Maître a voulu par ses paroles et par ses actes attester son amour pour les hommes. Cette attestation, il l'a exprimée *dans un symbole*. Pourquoi ce mode ? C'est notre seconde question.

Ce n'est pas pour lui qu'il en a agi ainsi, mais pour nous. Il connaît notre nature, puisqu'il en est l'auteur. Il sait que les choses abstraites, qui sont du pur domaine de la raison, dépassent la compréhension de la multitude ou échappent vite à sa mémoire. Composés de corps et d'âme, percevant la plupart des choses par le moyen des sens, nous avons une tendance à rendre sensibles nos conceptions des choses. Voilà pourquoi l'humanité a comme matérialisé son culte envers Dieu par des rites, par des signes, par des sacrifices ; elle est allée même jusqu'à diviniser les créatures elles-mêmes. Dieu sait que nous saisissons mieux les réalités de la foi ou de la morale quand elles nous sont rendues plus intelligibles au moyen d'une image, d'une comparaison, d'un symbole, dans lesquels elles prennent comme une forme matérielle.

Cette aide, dont l'homme se plaît à ce qu'on s'en serve avec lui et dont il se sert avec ses semblables, Jésus n'a pas dédaigné de l'employer pour se faire comprendre de nous. Rappelez-vous dans l'Ancienne Loi l'arc-en-ciel après le déluge, le serpent d'airain dans le désert, le sang de l'agneau pascal sur les portes des Hébreux, l'arche d'alliance, pour ne citer que les principaux signes. Rappelez-vous toutes les paraboles auxquelles le divin Maître a eu recours. C'est parce que les hommes n'auraient pas assez compris, que le Verbe incarné s'est fait lui-même, en sa chair vivante, la manifestation de Dieu ; et, afin d'être mieux compris encore, il a choisi, de cette chair, ce qui est pour nous l'expression, le symbole de l'amour, c'est-à-dire le cœur.

III

Pourquoi *ce symbole du cœur ?* C'est qu'il n'en est pas de plus naturel, de plus expressif, de plus certain.

1. Le cœur est le symbole le plus naturel de l'amour. Ne dit-on pas d'un de nos semblables qui, par son dévouement, par sa bienfaisance, par sa magnanimité, a fait preuve d'un grand amour pour sa patrie ou pour l'humanité, qu'il est un homme au grand cœur ? Et pour reconnaître ses services, que fait-on, comme suprême hommage à lui décerner après sa mort ? On enchâsse son cœur dans une urne, dans un coffret, que l'on place avec une inscription explicative en un lieu honorable où l'on puisse lui rendre comme une sorte de culte.

En symbolisant son amour dans son Cœur, Notre-Seigneur n'a donc fait que consacrer cette forme de souvenir.

2. Ce symbole si naturel est aussi celui qui exprime le mieux ce qu'il veut faire entendre, et cela en raison des signes particuliers sous lesquels Jésus nous le présente. — C'est d'abord une blessure posthume, celle que lui a faite le centurion et qui ne devait jamais se cicatriser, qui devait rester toujours béante, pour marquer que son amour survit à ses souffrances. — C'est la croix qui surmonte son Cœur, duquel elle semble sortir, comme l'effet est produit par sa cause, comme le fruit vient de la fleur. — C'est l'encerclement de la couronne d'épines, mémorial de son universelle souveraineté et des injures dont il a été abreuvé. — C'est enfin les flammes qui jaillissent de son Cœur et qui figurent l'activité, l'ardeur communicative de son amour et rappellent sa déclaration : « Je suis venu apporter le feu sur la terre, et je voudrais l'en embraser. »

3. C'est enfin le symbole le plus sûr. Nous sommes parfois lents à croire à l'affection de nos semblables ; et nous avons à cela quelque raison : on est si souvent trompé et déçu ; si souvent aussi, peut-être, on a trompé et déçu les autres ! Redisons-le encore : on ne se laisse pas aisément persuader que Dieu nous aime. Il nous fallait donc de l'amour divin un signe incontestable. Nous nous trouvons en présence de ce dilemme : ou Dieu, par la bouche et par les actes de son Fils, nous a dit la vérité en nous affirmant qu'il nous aime d'un amour intense, et le symbolisme qu'il nous en donne en son Cœur est bien celui qui nous offre le plus de certitude; — ou si, après avoir assuré à maintes reprises ses sentiments, après les avoir proclamés par ses paroles et par ses actes, il ne nous aimait pas réellement, il faudrait admettre ce blasphème : que Dieu s'est fait le plus grand des imposteurs.

* *

Toutes ces raisons accumulées devaient depuis longtemps presser Jésus de nous montrer son Cœur bien en relief, afin que fût bien visible le symbole sous lequel il voulait le manifester. Et lorsqu'enfin eut sonné l'heure opportune, choisie par lui, on comprend les termes de feu qui montaient de ses lèvres pour supplier la Vierge de Paray de s'employer à le faire connaître sous cette forme. On comprend aussi que, par contre, le démon ait déployé tous ses efforts pour s'opposer à ce rayonnement divin. On comprend la divine fierté que Jésus devait laisser paraître, lorsqu'il prophétisait à l'apôtre de son Cœur qu'un jour viendrait où, malgré Satan, il régnerait par son amour.

Qu'il vienne, et bientôt, ce jour où le Cœur de Jésus verra les âmes conquises par son amour venir à lui en foule, se soumettre à son empire, prendre sur elles son aimable joug, accepter son honorable fardeau ! Puisse notre chère France, qui fut la terre de ses manifestations et d'où la dévotion à ce Cœur sacré a rayonné sur le monde, être la première à l'adorer, à lui rendre hommage et à étendre son règne ici-bas ! Ainsi soit-il.

XXXVI

3e Dimanche après la Pentecôte

LA FEMME A LA DRACHME

Mes frères,

« Je ne suis pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs, » disait Notre-Seigneur (Mt., IX, 13). C'est pour illustrer cette consolante déclaration qu'il a emprunté les plus touchantes allégories. L'évangile de ce jour en contient deux, celle du bon Pasteur ramenant sur ses épaules la brebis égarée, et celle de la drachme perdue et retrouvée. Je voudrais fixer votre attention sur celle-ci, parce qu'elle est moins connue. La voici :

« Quelle est la femme qui, ayant dix drachmes, si elle en perd une, n'allume aussitôt sa lampe, ne balaie sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée ? Quand elle l'a trouvée enfin, elle assemble ses amies et ses voisines et leur dit : « Réjouissez-vous, félicitez-moi parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. » C'est ainsi, je vous l'affirme, conclut Notre-Seigneur, que parmi les anges du ciel on se réjouit de la conversion d'un seul pécheur. »

Essayons de comprendre tout ce que cette image renferme de douceur et de force pour nous représenter la bonté de Dieu.

I

D'abord c'est une femme qui est ici en scène. Une femme : qu'y a-t-il de plus dévoué, de plus patient et de plus tendre ? Voyez une sœur, une épouse, une mère surtout. C'est la bonté rendue visible, c'est le type de l'abnégation et de la miséricorde.

Puis, c'est une femme qui n'a pour tout avoir que dix drachmes, moins de dix francs de notre monnaie d'avant-guerre, et qui, venant à en perdre une, perd le fruit du travail sur lequel elle comptait et presque le nécessaire. Gros dommage et qui explique bien son émoi et sa diligence.

D'après tous les commentateurs, cette pièce de monnaie marquée à l'effigie du prince régnant figure notre âme créée à l'image et à la ressemblance de Dieu ; comme Dieu, spirituelle, immortelle, reine de la création, partout à la fois dans le corps, capable d'atteindre par la pensée les profondeurs du sol ou l'immensité des sphères célestes ; ayant comme Dieu l'unité dans sa nature, et la trinité par ses facultés.

La drachme précieuse peut se perdre : l'âme peut se souiller, s'enliser, s'égarer. Coupable de péché grave, elle est perdue, dans toute la force du terme : perdue pour le ciel où sa place cesse d'être marquée; perdue pour Jésus, puisque retranchée de son Corps mystique ; perdue pour l'Eglise, dont elle n'est plus qu'un membre mort.

La femme de l'Evangile qui a perdu sa drachme et qui met tout son empressement à rechercher son trésor, représente d'abord la Sagesse éternelle qui s'est incarnée dans le sein de Marie et consacre tous ses soins, emploie tous les moyens à la poursuite des pécheurs, au point de pouvoir dire avec le prophète : « Mon peuple, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait ? Réponds-moi ! » — Elle représente encore l'Eglise, dont la sollicitude pour le salut des hommes, dont le zèle pour la conversion des pécheurs se mesure à l'estime qu'elle a d'une seule âme, au prix qu'elle y attache, à la joie qu'elle ressent d'en ramener une à son divin Epoux.

II

1. La première chose que fait la femme de la parabole, c'est d'allumer, puis de prendre sa lampe. Voyez-la promener attentivement la lumière dans tous les coins et recoins de sa demeure. Elle y regarde de près, longuement, minutieusement, attentivement; elle constate des désordres, des oublis, des souillures.

C'est aussi par allumer la lampe, je veux dire par raviver le flambeau de la foi, par s'en éclairer, par fouiller à sa lumière les plis et les replis de sa conscience, que doit commencer toute conversion d'une âme tombée ou égarée. Sans ce flambeau, il est impossible de se connaître soi-même, de connaître le prix de son âme, ses destinées éternelles, les dangers qu'elle court, le chancre intérieur dont peut-être elle est rongée. Sans lui, on ne voit même pas ce qui fait défaut et ce qu'on a perdu. Tandis que les meilleurs, les saints s'alarment sur leur sort éternel, les plus coupables, ceux qui vivent dans le péché, dans l'indifférence, oublieux de tous leurs devoirs de chrétiens, dans un état de révolte habituelle contre les ordres de Dieu, ceux-là disent volontiers : « Je n'ai rien à me reprocher. Quel mal ai-je fait à Dieu ? »

2. A la lampe notre ménagère joint l'emploi du balai. Aucune cachette présumée où elle ne passe, aucune rainure qu'elle n'atteigne, aucune poussière qu'elle ne remue.

Le balai est un faisceau de vergettes. Il est le symbole des moyens douloureux dont Dieu se sert pour poursuivre dans leur inertie, dans leur indifférence, dans leurs prétextes et leur fausse sécurité, certaines âmes rebelles.

Il y a le coup de balai sur les nations et les sociétés. Souvenez-vous des révolutions, des effondrements d'empires, des bouleversements d'institutions séculaires. Pourquoi ces catastrophes ? C'est pour la délivrance peut-être lointaine de millions d'âmes. Ne vous scandalisez pas d'une telle assertion : le salut d'une âme ne saurait s'acheter trop cher, même au prix de calamités publiques ou de fléaux; à plus forte raison celui d'une multitude. Et là où nous accusons la Providence, il faudrait plutôt la bénir d'ordonner ainsi les événements à la destinée éternelle des hommes.

Il y a le coup de balai sur les familles qui étaient des foyers d'irréligion, le fléau de leurs paroisses, le rendez-vous de joies dissolues ou le repaire de propagande antichrétienne, mais à qui tout réussissait. Une secousse inattendue, des revers successifs, et Dieu finit par s'y réinstaller.

Il y a le coup de balai sur les individus. Dieu recherche partout celui que son Cœur aime, dans les plaisirs et dans les afflictions, dans la prospérité et dans la maladie, dans la solitude et au milieu de la dissipation, *quœrit diligenda*. Ne dirait-on pas qu'il a besoin de nous et que nous sommes nécessaires à l'avènement de son règne et à sa félicité ?

3. Et il cherche, ajoute la parabole, « jusqu'à ce

qu'il trouve ». Il ne se lasse jamais, il s'arrête, mais pour recommencer, il attend aussi longtemps qu'il n'a pas atteint son but. Il poursuit le pécheur jusqu'au seuil de l'éternité, il espère toujours. Il en est qui lui résistent obstinément : il veut, comme il le disait de Jérusalem, mais ils ne veulent pas, *quoties volui et noluisti*, et ce n'est que malgré lui qu'il se voit obligé de les laisser périr.

Mais si, plus heureux dans ses recherches, il parvient à ramener une de ces âmes perdues, quelle joie pour lui ! Comme il la ramasse jusque dans les balayures et la boue du monde ! comme il se plaît à la purifier de ses souillures ! comme il rafraîchit et restaure de son propre sang les traits augustes de cette divine ressemblance que le péché avait effacés !

Si grande est sa joie qu'elle déborde, que toutes les créatures s'unissent à ses transports. Entendez-le inviter ses anges, de même que cette femme y conviait ses amies, à se réjouir avec lui et à le féliciter. Ne dirait-on pas que c'est lui qui seul a gagné quelque chose à ce retour, et que c'est lui qui avait tout perdu et qui a tout recouvré ? Il met tout le ciel en fête, il veut que les anges applaudissent à son bonheur.

* *

M. f., si vous veniez un jour à égarer la drachme de votre âme, c'est que votre foi serait assoupie, c'est que les vérités de la religion se seraient obscurcies, c'est que votre cœur serait devenu une chambre noire que n'éclairerait plus la vraie lumière. Pour retrouver cette âme, que votre premier soin soit d'allumer la lampe, de raviver votre foi. Et comme on ne rallume pas une lampe dans les courants d'air, retirez-vous dans le calme, dans la solitude, à l'abri de tout vent contraire venu du monde, de vos sociétés d'autrefois ; et là, votre conscience en sera la lumière ; à sa clarté vous verrez ce que vous ne pouviez pas voir dans vos ténèbres, vous retrouverez le bien que vous avez perdu ; Jésus rentrera en possession de sa conquête, et le ciel entier s'associera à sa joie, en attendant qu'il s'ouvre un jour pour vous féliciter vous-même de votre retour à Dieu. Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

XII

LA CONSCIENCE

Mes frères,

Ce n'est pas assez que l'homme, pour se diriger, connaisse la loi théoriquement et en général. Il faut de plus que pratiquement il perçoive, par la conscience, l'application de la loi à chaque cas individuel qui se présente. Il faut que sa raison intime intervienne pour lui dire ce qu'il doit faire ou ne pas faire en telle ou telle circonstance.

Par exemple, je sais que la loi divine m'oblige à sanctifier le dimanche et que la loi ecclésiastique m'oblige à faire consister essentiellement cette sanctification dans l'assistance à la sainte messe. Voilà la théorie, la généralité. Mais, chaque dimanche matin, la question se pose pour moi : « Suis-je obligé, aujourd'hui, pratiquement, dans la situation où je me trouve en ce moment même, d'assister à la messe? Ma santé ou quelque autre raison grave m'en dispense-t-elle ? » Cet acte de mon intelligence intervenant pour juger de la valeur morale d'un acte à accomplir ou à éviter s'appelle la *conscience*.

Il nous en faut parler, en donner la notion, en indiquer le rôle, les espèces, les règles. Aujourd'hui, nous traiterons de la *notion* et du *rôle* de la conscience.

I. — *Notion*

Si nous recourons à l'étymologie, nous constatons que le mot *conscience* signifie *science intime*, comme le mot « communion » veut dire « union intime. » Prise dans son sens le plus général, la conscience est la science de notre intimité, la connaissance de ce qui se passe en nous ; nous avons ainsi « conscience » des opérations de notre intelligence et de notre volonté. En ce sens, la conscience s'appelle conscience *psychologique*.

Si nous nous en tenons au caractère *moral* de nos actions, la conscience est prise dans un sens moins étendu. C'est la faculté que nous avons de reconnaître la loi morale et de l'appliquer aux circonstances, en d'autres termes, de juger de la moralité de nos actes, de discerner ce qui est bien de ce qui est mal. La conscience est le jugement pratique que porte notre raison sur chacun de nos actes, qui nous fait connaître si telle action est permise ou non, qui nous fait apprécier la conformité ou la non conformité de nos actions aux lois morales.

Quand notre raison juge, dans chaque cas, si notre action est bonne ou mauvaise, permise ou défendue, s'il y a faute grave ou légère, on appelle ce jugement le témoignage de notre conscience ; en réalité, il n'est pas autre chose que la conscience elle-même.

La conscience est un jugement et donc un acte de l'intelligence et non de la volonté. Elle ne dit pas : Je veux, mais : *Je dois.*

II. — *Rôle dans la vie morale*

La conscience précède l'action et la suit.

1. *Avant l'action*, elle nous dit que cette action est bonne ou mauvaise, selon qu'elle est conforme ou non à la loi morale.

Elle est une activité de l'intelligence, attire notre attention, dans les cas concrets où nous devons agir, sur ce que nous devons faire d'après les préceptes connus. C'est une suggestion, une invite à faire ou à ne pas faire ceci ou cela. Je suis poussé par telle tendance, passion, intérêt, agrément ; elle s'efforce d'empêcher l'action, si elle est mauvaise. C'est une sorte d'objurgation intime à repousser ce que me dicte ma passion. Je sens que ma conscience me lie, qu'elle voudrait barrer la route à cette tendance qui m'entraîne et que pourtant je réprouve.

Par exemple, je suis furieux contre quelqu'un; je voudrais riposter par une vengeance appropriée. Une occasion se présente de bien asséner une médisance, une calomnie ; la rancune dont mon cœur bouillonne et dont mon imagination surexcitée atteste le cuisant sera assouvie. Je désire vivement cette médisance, cette calomnie, et, sous la poussée de ce désir, ma raison devient fertile à trouver des motifs d'y souscrire.

Mais ma conscience proteste : je ne dois pas médire, je ne dois pas calomnier ; c'est un mal, c'est interdit par la charité et par la justice. Alors, en moi, deux tendances s'entrechoquent, deux raisonnements, œuvres d'une même raison, se heurtent à propos de la même action. Et devant cette action concrète qui s'offre à moi comme un assouvissement de la passion, mais aussi comme une faute, ma raison ne doit pas hésiter, et, la comparaison faite, obéir à la conscience et repousser la tentation.

La conscience nous fait *voir* ce qui est bon ou ce qui est mal moralement. Elle va plus loin : elle nous le fait *vouloir,* s'employant à déterminer et à dicter l'action sous l'impulsion de l'intention qui oriente sa décision.

Non seulement elle s'efforce, par l'intimation de son jugement, d'empêcher l'action mauvaise, mais elle stimule vivement à l'action contraire. Elle flagelle le péché qui va se commettre, en rappelant qu'il contredit la règle morale ; mais, en même temps et au nom de celle-ci, elle incite à préférer le pardon à l'assouvissement de la rancune, le bien au mal, une parole charitable à une parole malfaisante.

Alors de deux choses l'une : ou j'obéirai à ma conscience, ou je lui désobéirai : je pardonnerai ou je me vengerai.

Si je pardonne, il se produit comme un jeu de bascule ; le jugement que favorisait ma passion fléchit, s'élimine, s'éclipse devant le jugement de ma conscience qui réprouve la médisance et la calomnie ; ma conscience est victorieuse, la loi triomphe, la vérité morale est devenue la vérité de mon action.

Si c'est le contraire, le jugement passionnel triomphe en dernier ressort ; mais ma conscience demeure, a des réactions, stigmatise ma faute au fur et à mesure qu'elle se commet. Il y a chez moi approbation et désapprobation : approbation, parce que ma rancune est assouvie par le péché ; désapprobation, parce que ma raison me fait voir qu'il y a infraction aux lois de charité et de justice. La passion l'emporte sur le respect de la loi morale, le mal est plus estimé que le bien, l'amour de soi prévaut sur l'amour de Dieu. C'est le désordre [1].

Cette conscience morale, ou jugement d'appréciation qu'à chaque instant notre raison porte sur nos actes réfléchis, n'est pas seulement un verdict dans les cas graves et embarrassés où notre ligne de conduite est embroussaillée ou enténébrée, mais nous la consultons à chaque instant de notre vie.

C'est l'avertissement toujours en éveil, qui du dedans, à propos de tout ce que nous faisons, pensées, désirs, sentiments, actions supérieures ou besognes banales, donne en nous son signal en le modulant sur tous les tons.

Cette conscience morale pousse ainsi puissamment notre volonté au bien, nous rend attentifs à la volonté de Dieu. C'est la voix de Dieu, d'après les saints : « La conscience est la voix de Dieu, qui se manifeste comme législateur et comme juge », dit S. Thomas d'Aquin.

2. *Après l'action.* — Avant l'action, la conscience s'efforce d'arrêter celle-ci, si elle contredit la loi ; elle l'excite, si elle est une observance de la loi.

Pendant et après l'action, elle désapprouve ou approuve, selon l'alternative et pour les mêmes motifs. Se trouvant en face du fait accompli, elle le juge et déclare qu'il est bien ou mal. L'approbation qu'elle donne à l'acte fait, se nomme le témoignage de la bonne conscience ; le blâme qu'elle lui inflige s'appelle le remords, ou encore, selon Notre-Seigneur, le « ver » de la conscience (Mc., IX, 43).

Il peut arriver que les deux manières de juger diffèrent : dans ce cas, c'est le premier jugement, celui qui précède l'action, qui en fait la valeur morale. Prenons un exemple. Une personne a conscience de commettre un blasphème en prononçant certaines paroles qui, en elles-mêmes, ne constituent pas la matière d'un blasphème : elle l'apprend plus tard. Cette connaissance nouvelle ne change en rien la nature de sa faute, et c'est la conscience qu'elle avait avant l'acte qui donne la mesure de sa culpabilité. D'où résulte la souveraine importance de l'étude de la morale et de la connaissance exacte des devoirs imposés par les commandements de Dieu et de l'Eglise.

Le champ d'action de notre conscience n'est que notre conduite personnelle ; la conscience nous a été donnée pour nous juger nous-mêmes. Mais elle nous met à même de juger sainement les actions des autres. Aussi, mus par l'habitude de considérer nos actes *à nous* sous l'angle du devoir, nous franchissons facilement nos frontières individuelles et nous considérons volontiers les actes des autres ; nous estimons, nous admirons, nous aimons les héros, les justes, les saints, les hommes de devoir, riches ou pauvres, savants ou ignorants, à tous les degrés de l'échelle sociale. Par surcroît, nous rappelant que nous avons pu nous tromper, tout en croyant bien faire, la conscience nous avertit de ne pas nous ériger en juges des *intentions* et nous fait souvenir du précepte de Notre-Seigneur : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés » (Luc, VI, 37).

* *

En résumé, la conscience est un tribunal érigé en nous-mêmes et qui nous juge. Or nous ne pouvons, nous ne devons pas être juge et partie ; nous ne pouvons, nous ne devons pas en être à la fois les fondateurs et les justiciables. Si nous dépendons de lui, il ne dépend pas de nous, mais de quelqu'un de supérieur à nous, qui ne peut être que Dieu. C'est ce qui fait dire à S. Augustin parlant de la conscience : « Est-ce Dieu ? est-ce moi ? Dieu est au milieu de l'âme. Il a pour trône la conscience des bons ; le trône de Dieu est dans le cœur des hommes. Dans la conscience ne saurait entrer aucun homme ; mais il y a Dieu et toi. »

Ainsi nous comprenons mieux le rôle et la grandeur de la conscience : la loi est la volonté de Dieu et elle doit être accomplie par la volonté de l'homme : la conscience est l'intermédiaire, le lien nécessaire entre ces deux volontés ; elle écoute et elle parle : elle écoute Dieu et elle parle à l'homme [2].

Ecoutons la voix de notre conscience, évitons avec grand soin tout ce qui pourrait obscurcir ou altérer notre conscience. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DU SACRE-CŒUR

II

DEUX DESSEINS DE LA PROVIDENCE

Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me.
Le Christ m'a aimé et il s'est livré pour moi. (Gal., II, 20).

Mes frères,

Ce qu'il y a de plus admirable dans le gouvernement divin, c'est la manière dont la Providence régit, sans les violenter, toutes les volontés humaines. Nous gardons toujours notre liberté, mais Dieu nous guide, et il se sert de nous pour ses desseins. De nos fautes mêmes il fait sortir ce qui doit contribuer à la beauté de l'univers. Une chaîne infiniment sou-

[1] Cf. *La conscience morale*, par le R. P. Noble.

[2] Cf. *La morale catholique*, de Duplessy.

ple nous rattache tous à son trône et son vouloir éternel se fraie, à travers nos désirs, nos passions et nos résolutions, un chemin pour réaliser dans le temps le plan qu'il a fixé et arrêté jusqu'au dernier détail. Rien n'arrive au hasard.

Et cette loi est visible surtout dans la Passion de notre divin Sauveur Jésus-Christ. Chacun des acteurs de ce grand drame accomplit son rôle de lui-même, spontanément, et garde sa responsabilité toute entière. Les Apôtres qui fuient, Judas qui trahit, Caïphe qui condamne, Pilate qui se lave les mains, mais prononce la suprême sentence, les soldats et les bourreaux qui accablent la sainte Victime de leurs outrages et de leurs coups, la foule qui la poursuit de ses clameurs sauvages et meurtrières, tous, ils suivent les mouvements de leur cœur ou les décisions de leur liberté, et cependant tous obéissent au Maître Souverain qui se sert de ses ennemis eux-mêmes pour faire ce qu'il veut. Et pour que personne ne puisse douter de cette direction supérieure qui domine ici tous les événements, Dieu a pris soin de faire annoncer par ses prophètes, plusieurs siècles à l'avance, tous les traits de cette histoire tragique.

C'est pourquoi nous devons nous assurer que rien n'est inutile, que rien n'est fortuit et insignifiant dans la Passion, et lorsque le soldat frappe de sa lance le côté de Jésus déjà mort sur sa croix, lorsqu'il entr'ouvre ce cœur qui a battu si fortement d'amour pour nous, il nous est permis, bien plus, j'ose dire que c'est un devoir pour tous les chrétiens de rechercher les raisons providentielles de cet acte. — Et d'autre part, c'est un devoir de nous demander pourquoi Notre-Seigneur a voulu attendre jusqu'à la fin du XVII^e siècle pour apparaître à Paray-le-Monial à sainte Marguerite-Marie et lui manifester le désir de voir rendre un culte à son Cœur sacré.

Sans doute, l'on ne doit pas essayer témérairement de pénétrer le mystère des volontés divines, mais nous pouvons bien, avec respect et avec amour, contempler les desseins de Dieu pour nous exciter davantage à les adorer et à les admirer.

I. — *Pourquoi le coup de lance ?*

Donc, en premier lieu, pourquoi le coup de lance, qui nous ouvre le Cœur de Jésus ?

Quand un peintre, déployant toutes les ressources de son art, a réussi à fixer sur la toile l'idée qui a jailli de son âme ardente, quand il a reproduit au moyen des couleurs et d'un mélange, habilement calculé, de lumière et d'ombres le modèle invisible qui hantait son esprit, quand il a mis la dernière main à son œuvre, il s'arrête quelques instants en présence du tableau qu'il vient de créer, et il contemple avec émotion le fruit de son inspiration et de son génie. Et s'approchant une dernière fois, il trace de son pinceau tremblant quelques caractères au bas de son chef-d'œuvre : il appose sa signature. Les siècles viendront et passeront devant cette toile. Le nom de l'artiste déchiffré d'âge en âge par des admirateurs enthousiastes volera de bouche en bouche. On le répètera avec orgueil et on lui paiera un tribut d'honneur et de gloire.

Or, Jésus n'est-il pas le Grand Artiste ? Sa Passion n'est-elle pas le plus sublime des chefs-d'œuvre ? Lui aussi, il semble qu'il ait voulu signer le tableau divin créé par son génie, et la lance du soldat a été l'instrument dont il s'est servi pour cela. En découvrant ainsi son Cœur, Jésus semble nous dire : « C'est lui qui a tout fait, c'est lui, c'est l'amour qui a tout ordonné, qui a tout préparé, qui a tout réalisé. » *Amor delineavit, amor fecit, amor pinxit !*

Et en effet, considérons le cours de la Passion et nous verrons que c'est bien l'amour seul qui a été le grand sacrificateur, le Prêtre divin qui a immolé la Victime.

Où commence la Passion ? — Elle commence au Jardin des oliviers. C'est au lieu marqué par l'amour, c'est au temps fixé par lui, que la tristesse envahit soudain l'âme du bon Maître. N'est-il pas évident qu'alors il souffre parce qu'il le veut ? Et cependant cette souffrance toute intime, toute volontaire, toute mentale, était si profonde, si puissante, si déchirante, qu'elle aurait pu briser la vie, comme Jésus le dit lui-même à ses apôtres par ces mots : « Mon âme est triste jusqu'à la mort ! »

Oh ! qu'il est beau notre Sauveur, beau d'une beauté tragique et poignante, quand il s'abîme la face contre terre, les mains jointes, les lèvres tremblantes, les membres couverts d'une sueur de sang qui coule jusque sur le sol, et quand il laisse échapper ce cri d'infinie détresse : « Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'écarte de moi ! Mais qu'il soit fait suivant votre volonté et non la mienne ! »

C'est bien le Cœur alors qui parle, c'est le Cœur qui souffre, c'est le Cœur qui frémit et qui distille ce sang versé pour notre salut et pour le salut du monde. Mais ce n'est encore là que le premier acte de la Passion. Il faut qu'elle se poursuive et que le calice soit épuisé jusqu'à la lie. C'est qu'il n'en est pas de Jésus comme de nous. Quand la douleur nous frappe, elle nous prend toujours à l'improviste et nous luttons contre elle de toutes nos forces. Elle est un adversaire, une ennemie dont les coups nous sont odieux. Nous cherchons contre elle mille secours étrangers ; nous nous réfugions dans la sympathie de ceux qui nous aiment ; nous appelons de toutes parts des consolations, des encouragements, des réconforts. Nous détournons nos regards de la souffrance, nous essayons de nous en distraire, d'échapper à son étreinte, de nous arracher à ses griffes.

Mais Jésus, au contraire, souffre parce qu'il le veut et encore une fois parce qu'il aime. C'est pourquoi, au lieu de fuir la douleur, il s'y plonge tout entier, il écarte délibérément tout ce qui pourrait alléger son fardeau. Il permet que ses apôtres l'abandonnent, que Judas le trahisse. Devant ses juges il se tait, au lieu de confondre ses accusateurs. Il est dépouillé volontairement de toute sa puissance, de tout son prestige de thaumaturge et de prophète. A cette foule, dont tant de fois il a suscité l'enthousiasme et qu'il pourrait soulever encore et lancer en un remous terrible contre ses adversaires, il ne présente qu'un visage humilié et terni par les crachats, des lèvres muettes, des yeux baissés. Ce n'est plus Celui qui enseignait avec autorité, qui traversait les villes et les campagnes de Galilée en semant les miracles. C'est une Victime qui s'abandonne, qui s'offre à tous les outrages, à toutes les meurtrissures, à tous les supplices, aux fouets de la flagellation comme aux pointes aiguës de la couronne d'épines.

En présence d'une faiblesse qui succède à tant de puissance, l'on s'étonne, l'on s'émeut, l'on cherche une explication.

O Jésus, vous qui étiez le lion de la tribu de Juda, comment êtes-vous devenu l'homme de douleurs, le lépreux que l'on n'ose plus approcher, le ver de terre méprisé par tout un peuple et foulé aux pieds par les bourreaux ?

Oh ! je comprends ce poignant mystère quand je vois votre Cœur qui s'ouvre sous la lance ! Toutes ces créatures humaines qui s'acharnent contre vous, accomplissent, sans le savoir et sans le vouloir, les desseins de votre Amour qui a soif d'immolation, soif de sacrifice, soif de dévouement.

Oui, je comprends maintenant le mot de votre Apôtre : « *Christus dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* » Le Christ m'a aimé, et il s'est livré, et il s'est donné tout entier, et il a bu jusqu'à la dernière goutte le calice de la souffrance. De toutes ses énergies mentales, de toutes les puissances de son âme, Jésus développe ce thème unique : *souffrir pour ceux qu'il aime*, et il réalise dans sa dernière perfection le sublime, l'immortel, le divin poème de la douleur ; et enfin quand il meurt, c'est encore volontairement, au moment choisi par lui, sans contrainte étrangère : il meurt dans un suprême élan d'Amour !

Voilà, me semble-t-il, la raison providentielle qui nous a entr'ouvert le Cœur de Jésus. C'était, je le répète, pour mettre un dernier trait, une signature authentique au grand chef-d'œuvre qu'est la Passion. C'est ainsi que tous les siècles chrétiens l'ont compris.

Et cependant ce n'est que tardivement qu'un culte particulier a été rendu au Sacré-Cœur, et il a fallu pour cela l'ordre formel donné par Jésus à la sainte religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial.

Ce retard a aussi sa raison et c'est cela qu'il nous reste à rechercher.

II. — *Pourquoi si tardif le culte du Sacré-Cœur ?*

Il y eut rarement dans le monde une heure aussi triste que celle qui suivit la mort du Sauveur. Si le soleil s'était voilé, si les ténèbres s'étaient répandues sur toute la terre, une ombre plus épaisse encore enveloppait les cœurs des disciples et des apôtres. Quel accablement dans ces âmes ! Toutes leurs espérances avaient sombré. Tous leurs rêves de triomphe et de gloire, toutes les aspirations qu'ils avaient élevées vers un avenir de grandeur et d'universelle royauté pour leur cher Messie, s'étaient évanouis. Il ne leur restait plus que la honte d'avoir tremblé devant l'orage, d'avoir abandonné leur Maître au moment du péril, ou comme Pierre de l'avoir renié à la voix d'une servante !

Mais soudain, au milieu de leur cénacle inondé de larmes, une lumière apparaît et resplendit. C'est lui, c'est Jésus ! Les portes closes n'ont pu l'empêcher de venir à ceux qu'il aime. Il leur parle, il laisse tomber ce mot si doux, ce mot de consolation, ce mot d'amour : « La paix soit avec vous ! » et après avoir dit cela, raconte l'Evangile de S. Jean, il leur montra ses mains et son côté : « *Ostendit eis manus et latus.* » Huit jours plus tard, Jésus se montre encore. Cette fois il veut convaincre Thomas, qui n'a pas cru. Il dit de nouveau : « La paix soit avec vous ! » et s'adressant à Thomas il ajoute : « Approche ta main et pose-la sur mon côté ouvert et ne sois plus incrédule, mais plein de foi. *Affer manum tuam et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis !* »

Telle fut la première révélation du Sacré-Cœur ; et c'est en montrant ses plaies ouvertes que Jésus réveilla en ses apôtres la foi éteinte.

N'y a-t-il pas là, pour nous, une indication précieuse ? Les siècles ont passé, bien des orages ont éclaté sur l'Eglise. Elle a triomphé toujours. Mais voici venir le XVIII^e siècle, qui sera le siècle de l'incrédulité, et, si l'on peut dire, le siècle du blasphème. Tout ce qui sait parler, tout ce qui sait tenir une plume à cette époque, retourne ses talents contre Dieu, contre la religion chrétienne, contre son divin Fondateur. Jamais une pareille tempête de sarcasmes, d'injures, de calomnies, d'outrages, de moqueries, n'a passé sur l'Eglise. Comment s'en étonner ? Ce siècle était le siècle de Voltaire !

Mais si l'on cherche la source profonde de tant d'impiété, de tant d'attaques, de tant de haine, il est aisé de voir que la corruption de l'intelligence est venue alors de la corruption du cœur. « Nul homme n'a cessé de croire en Dieu avant de désirer qu'il n'existât pas, » a dit Joseph de Maistre. Ah ! c'est que la froide raison sait trouver des arguments pour toutes les causes, et trop souvent l'intelligence humaine ne déploie ses forces que pour voiler sous de belles théories les égarements de la volonté et les défaites de la conscience.

Et voilà, semble-t-il, pour quelle raison le culte du Sacré-Cœur était plus nécessaire en un temps de négation ou de doute, en un siècle d'irréligion et d'incrédulité. Jésus se présente au monde chrétien dont la foi chancelle ; il se montre surtout à la France, la première toujours pour le mal comme pour le bien, et il dit aux hommes comme jadis à S. Thomas : « Approchez votre main et posez-la sur ma poitrine ouverte, et désormais ne soyez plus incrédules, mais pleins de foi. *Affer manum tuam et mitte in latus meum, et noli esse incredulus, sed fidelis.* Au spectacle de mon Cœur ouvert, ô hommes, rappelez-vous que l'Amour seul a créé le monde et que l'Amour seul l'a sauvé. Que vos âmes laissent donc enfin le passage libre au grand torrent de l'Amour qui veut les baigner et les remplir ! Apprenez à ne plus douter, à ne plus trembler, à ne plus chanceler, en apprenant à aimer. »

Et le monde a entendu cette voix si douce et si pénétrante. Le culte du Sacré-Cœur a tracé dans l'Eglise un sillon d'une fécondité merveilleuse, que rien ne pourra plus refermer.

A l'appel de Jésus, des millions d'âmes ont su répondre. Elles se sont approchées avec respect, avec une amoureuse tendresse de leur Sauveur ; elles ont touché d'une main tremblante son Cœur tout brûlant, et leur foi a été raffermie. Aux négations et aux injures de la haine, elles ont opposé les affirmations et les hommages, et surtout les réparations, les pénitences et les expiations de l'amour.

Aux vains arguments d'une raison menteuse au service d'une conscience souillée et corrompue, elles ont opposé les sereines et pures intentions d'une raison loyale et sincère, remplie d'un unique désir : se mettre toute entière au service de la vérité, acceptée avec toutes ses conséquences, même celles qui peuvent coûter à la nature déchue. Et c'est ainsi qu'en guérissant le cœur, le Christ a sauvé l'intelligence, car il n'y a pas de vraie science sans abnégation.

A notre tour, approchons-nous du Cœur de Jésus. Nous sommes encore à une époque troublée, à l'un des moments les plus critiques peut-être de l'histoire de notre vie nationale. Il s'agit de savoir si la France, notre patrie bien-aimée, restera officiellement athée ou enfin redeviendra officiellement chrétienne. Il s'agit de savoir si l'amour triomphera de la haine ou sera vaincu par elle.

L'univers attend. Le ciel nous contemple au sein des combats où nous sommes engagés.

L'esprit de Voltaire est toujours vivant, et s'il

prend parfois à notre époque un langage où le blasphème se voile d'une apparence de respect et de tolérance, il n'en est que plus dangereux et plus satanique. Oui, je dis *satanique ;* le mot est juste, s'il est vrai que Satan est *Celui qui nie*, car jamais, même au temps de Voltaire, les négations n'ont été plus absolues, plus radicales, plus nombreuses qu'aujourd'hui, au temps des sans-Dieu ; jamais nous n'avons été, nous catholiques de France, blessés plus gravement dans les convictions qui nous sont chères, par une partie trop nombreuse de notre peuple.

* *

Mais à toutes les sacrilèges audaces de l'impiété qui triomphe, nous saurons opposer la parole de S. Jean : « *Et nos credidimus caritati quam habet Deus in nobis !* Nous avons cru à l'amour que Dieu a pour nous ! » Oui, l'Amour, c'est-à-dire le Cœur de Jésus, est le dernier fondement de notre foi. Si l'on avait demandé à l'apôtre : « Dites-nous donc, ô Jean, pourquoi vous avez cru ! » il nous aurait répondu : « Ah ! c'est que j'ai senti sur mon regard ému la flamme de son regard si profond, si doux, si lumineux ; c'est que j'ai entendu sa parole et qu'elle entrait jusqu'aux derniers replis de mon âme ; c'est que j'ai reposé ma tête sur son Cœur quand il disait : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; » c'est que je l'ai entendu murmurer du haut de la croix en me donnant sa propre mère : « Voilà votre mère ! » c'est que j'ai vu son Cœur entr'ouvert et que j'ai compris que l'amour seul avait guidé sa vie tout entière et que ce Cœur était tout ensemble la source de son génie et le temple même de la divinité ! »

Et nous aussi, m. f., nous pouvons dire comme l'apôtre S. Jean. Nous croyons en lui, malgré toutes les attaques, malgré tous les nuages qu'une science falsifiée voudrait amonceler autour de nous, parce que nous avons entendu sa parole intime, parce que nous avons reçu dans notre cœur brûlant son Eucharistie, parce que nous avons goûté sa douceur divine, parce que nous avons contemplé son Cœur sacré et que nous avons compris la vérité de ces paroles : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes ! » A tant d'amour nous répondrons par l'amour, et l'Amour finira par gagner la victoire. Ainsi soit-il.

CONFERENCES A DES LIGUEUSES

IX

LA COLLABORATION

A l'âge des cavernes, un père de famille suffisait à peu près seul à assurer aux siens logement, nourriture et vêtement ; mais aujourd'hui, le progrès engendrant des besoins nouveaux, et le travail ayant évolué dans le sens de la spécialisation, les hommes sont de plus en plus dépendants les uns des autres ; et l'on se rend compte que les difficultés modernes ne trouveront de solution que dans la compréhension mutuelle et la collaboration des diverses classes sociales.

Collaboration ; voilà ce qui s'impose aussi à nous, apôtres, car le problème de l'apostolat est complexe et divers ; il requiert, maintenant surtout, des organismes multiples ; il appelle à lui toutes les bonnes volontés ; mais encore faut-il que, dans l'action catholique, il y ait discipline, méthode, et collaboration. C'est de quoi je voudrais vous dire aujourd'hui quelques mots.

I. — *Collaboration avec Dieu*

Et tout d'abord, souvenons-nous que, dans le service des âmes, nous sommes d'abord au service de Dieu. Avant nous, bien d'autres ont passé, qui nous ont transmis ce patrimoine spirituel et moral que nous possédons, et que nous voulons à notre tour partager avec nos frères, et transmettre aux générations qui montent. Mais tous ceux qui nous ont précédés étaient conduits, gouvernés, régis par Dieu ; par eux, comme par autant d'instruments, c'est Dieu qui poursuivait son œuvre, qui réalisait ses plans et ses desseins ; « Dieu qui a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle » (Jo., III, 16) ; Dieu qui, pour nous, a accompli des merveilles, institué son Eglise et donné ses sacrements ; Dieu, qui « ne veut pas la mort de l'impie, mais qu'il se convertisse et qu'il vive » (Ezéch., XXXIII, 11) ; Dieu, qui veut « que tout homme soit sauvé et parvienne à la connaissance de la vérité » (I Tim., II, 4).

Si nous voulons servir nos frères, si nous leur apportons, dans un élan de charité, les ressources de notre âme, de notre cœur, de notre temps, de notre bourse, n'oublions pas que chacun de ceux à qui nous voulons faire du bien, « a été racheté, non avec l'or ou l'argent,... mais avec le sang précieux du Christ » (I Petr., I, 18-19). Combien pâle notre appoint comparé à celui de Notre-Seigneur, qui a donné, lui, tout son sang et toute sa vie pour le salut de ses frères !

Si je vous dis cela, ce n'est point pour vous décourager. Dès l'instant que Dieu nous fait l'honneur de collaborer avec lui, nous avons le droit d'être fiers, et le devoir d'être généreux, et la moindre action qui, mêlée à celle de Dieu et de l'Eglise, contribuera au salut d'une âme, revêt de ce chef une valeur et une noblesse très grandes. Si je vous dis cela, c'est pour que, tout en nourrissant en votre cœur une grande confiance, vous gardiez une souveraine docilité envers Dieu.

Vous connaissez sans doute de ces âmes, peu éclairées et spirituellement très pauvres, qui, à l'occasion, passent des marchés avec Dieu : « Que Dieu m'accorde la guérison de tel être cher, et je reviendrai à la pratique de mes devoirs. » Sur quoi, elles font brûler des cierges, célébrer des messes, etc. Et si elles n'obtiennent pas ce qu'elles veulent, ce sera presque de la haine qu'elles auront contre Dieu à dater de ce jour.

Un tel geste évidemment vous fait horreur ; mais transposons les choses dans l'apostolat, et interrogeons-nous loyalement. Nous avons, je suppose, prié, travaillé, fait de multiples sacrifices pour la conversion d'une âme bien déterminée ; voici déjà un an, deux ans, plus peut-être, que nous y avons consacré nos efforts, et nous ne voyons pas, après tout ce temps, que cette âme ait fait un pas vers Dieu. Alors nous nous décourageons, nous pensons : « Dieu aurait bien pu m'écouter, me venir en aide ; au lieu de cela, il me laisse seul et il ne m'entend pas... J'abandonne, et puisque cela ne me réussit pas de faire de l'apostolat, à partir de maintenant, je ne me gêne plus, je ne veux plus songer qu'à mon salut personnel. Se damne autour de moi qui voudra, ce sera le dernier de mes soucis ! »

Autrement dit, nous voulons bien apporter à Dieu

nos efforts pour le service des âmes, mais à la condition que Dieu les emploiera de la manière que nous voudrons et au seul bénéfice de ceux que nous lui aurons désignés, et cela, avec garantie de succès pour telle date que nous aurons fixée. C'est peut-être du marchandage plus ou moins spirituel ; mais ce n'est pas de la collaboration.

La collaboration à l'œuvre divine exige que nous donnions toute notre mesure, mais que nous nous laissions guider d'une façon absolue par la Providence. Et si vous voulez une comparaison, n'imitez point la dame importante qui impose — j'insiste sur le mot — à son curé une statue qui est une quasi-horreur du point de vue artistique. Imitez plutôt celle qui, laissant aux personnes qualifiées le soin de choisir une œuvre en harmonie avec le style de l'église, s'offre tout simplement à payer la note.

II. — *Collaboration avec la hiérarchie*

« Nous sommes les légats du Christ, » disait S. Paul dans sa 2e lettre aux Corinthiens (v, 20). Or un mandataire, un envoyé, n'a pas le droit de régler des affaires importantes d'après ses vues, ses désirs ou ses sentiments personnels ; travaillant pour le compte d'un autre, il doit se référer en tout aux vues et aux volontés de celui qui l'a envoyé. Collaborateurs de Dieu, nous n'avons pas le droit d'imposer nos desiderata et nos ambitions, fussent-elles apostoliques et surnaturelles...

Mais il y a plus encore. Dans l'épître aux Hébreux, S. Paul fait clairement ressortir (v, 4, 5) qu'il n'est permis à personne d'entrer dans les rangs de l'apostolat sans y être appelé par Dieu, et que le Christ lui-même s'est soumis à cette loi ; en sorte que, pour vous dévouer utilement au salut des âmes, vous devez y être appelées par la voie hiérarchique : prêtres, évêque, Souverain Pontife.

Et non seulement vous devez être appelées ; mais constamment votre action doit rester sous le contrôle et dans la ligne des directives reçues de vos chefs spirituels. C'est ce que j'ai nommé la collaboration avec la hiérarchie.

Entrons maintenant plus avant et précisons sur ce point quelques détails entre beaucoup d'autres.

Tout d'abord, ne soyez pas de ces personnes plutôt importunes qui volontiers se chargent d'apporter à leur curé tout un bouquet d'idées sur la direction de sa paroisse, se permettent presque de donner des ordres, et offrent une aide ridicule, tellement elle est disproportionnée avec l'œuvre à entreprendre. Ne vous imposez pas non plus, même si vous êtes franchement dévouées ; offrez plutôt votre bonne volonté, en priant votre pasteur de l'employer au mieux, et en vous réservant de vous consacrer pleinement à la tâche qui vous sera confiée. Vous avez pensé à quelque chose ; mais il y a peut-être plus utile et plus urgent, tel le catéchisme dans des annexes. Si votre bonne volonté est sincère, elle doit s'adapter et aux circonstances et aux directives de vos supérieurs.

On vous a confié une responsabilité, demandé une aide pour telle œuvre, vous avez accepté ? Bien ! mais alors, ayez de l'esprit de suite ; donnez-vous à votre tâche, et n'allez pas rêver bientôt de changer, d'abandonner et de faire autre chose.

Ne pensez pas non plus que vos idées, méthodes et succès soient absolument parfaits ; acceptez, et même demandez, conseils, remarques, avertissements, et les ayant reçus, suivez-les. C'est si facile encore de quêter hypocritement des compliments sous couleur d'avis prétendus précieux, et de rejeter ensuite les conseils reçus, en les critiquant avec amertume.

J'ajoute : n'outrepassez pas vos droits, ne cherchez pas à diminuer le champ d'action ou l'autorité de tel ou telle qui travaille à côté de vous ; n'allez pas faire croire que vous êtes indispensable. Et surtout — oh ! surtout — ne faites pas payer vos services par des prétentions, des exigences ou même (cela se voit, hélas !) par des périodes de mauvaise humeur, des réflexions malignes, quand ce n'est pas de détraction...

Il est parfois des âmes, par ailleurs dévouées, assez désintéressées, du moins en ce qui concerne l'argent, donnant volontiers leur temps et même leurs veilles, mais qui ont une étrange conception de la collaboration : elles s'imaginent, vu sans doute les services qu'elles ont rendus à la paroisse, que rien ne devrait se faire sans qu'on ait pris leur avis et sollicité leur approbation ; et même leur curé, s'il les écoutait, devrait se soumettre à cette domination.

Non, ce n'est pas ainsi qu'il vous faut concevoir la collaboration. Suivez plutôt le conseil suivant : offrez humblement votre dévouement ; prêtez-vous à ce qu'on vous demande ; donnez là toute votre mesure et, s'il le fallait ensuite, rentrez dans l'ombre. Alors vous serez des auxiliaires précieuses et non des « brouillons » indésirables.

III. — *Collaboration avec les fidèles*

De plus en plus, répondant à l'appel du Souverain Pontife et de nos Evêques, les fidèles viennent prendre rang dans l'action catholique ; à mesure, par conséquent, le nombre des apôtres va grandissant. Excellente chose, mais à la condition que cette grande armée soit organisée, disciplinée ; qu'elle ait un objectif, une tactique, des chefs ; que chacun soit à sa place et s'y acquitte de sa tâche.

Mais combien il est difficile d'obtenir cette parfaite harmonie ! C'est que nous venons tous à l'apostolat avec sans doute un vrai désir de bien faire, mais aussi avec de multiples défauts ; et parmi eux, la collaboration loyale et étroite, condition indispensable au succès, rencontre trois ennemis : l'orgueil, l'envie ou la jalousie, et l'égoïsme.

L'orgueil d'abord ! Comme c'est facile, presque inconsciemment, de désirer la gloriole, de rechercher des honneurs plus que des occasions de se sacrifier ! On aime à s'entendre nommer Présidente, Secrétaire, Dame patronnesse, etc. ; on se crée ainsi des relations nouvelles dans un monde distingué, ecclésiastique ou autre ; on parade dans les réunions, les assemblées ; la presse parle de vous, etc., etc. Alors, gare à celui ou celle qui, volontairement ou non, voudrait diminuer l'éclat de cette notoriété nouvelle ! Si précieux qu'il puisse être pour la bonne cause, cet auxiliaire serait bien vite « limogé » ; et l'on donnerait comme prétexte qu'il manquait de docilité. Ah ! les rivalités d'amour-propre, quel mal elles ont déjà fait et feront encore à nos œuvres, ici en les tuant, là en les paralysant, ailleurs en les empêchant de naître !

Et puis il y a *l'envie ou la jalousie*. Qu'une âme dévouée, qui se dit apostolique, puisse prendre ombrage du succès remporté par la voisine, c'est chose à peine concevable et malheureusement trop réelle ! Et souvent on va même plus loin : insinuations d'abord, puis louanges restrictives, suivies de critiques plus ou moins amères, désirs ardents de voir surgir des difficultés ; tant et si bien que l'on arrive

à les faire naître, ces difficultés, et à se réjouir quand elles ont compromis le succès de l'œuvre voisine et diminué l'enthousiasme, ou découragé le zèle de ceux qui la dirigent ! Or, si l'un détruit ce qu'a fait l'autre, où sera la victoire du bien ?

Enfin, il y a *l'égoïsme*. L'égoïsme qui refuse à Dieu un séminariste ou une religieuse, et cela se voit même dans des familles jusque-là réputées très chrétiennes ! L'égoïsme qui retient jalousement pour soi seul le dévouement d'un époux ou d'une épouse, au lieu d'en laisser une part aux œuvres chrétiennes ou sociales. L'égoïsme qui se recherche même au sein de nos labeurs apostoliques et qui fait que certains postes de dévouement restent inoccupés, pour le plus grand dommage de la bonne cause. On prétend qu'on est généreux, on se dit rempli de zèle et d'ardeur, et si l'un reçoit une tâche plus aisée, plus agréable, l'autre aussitôt se déclare mécontent du partage et refuse la place qui lui est assignée.

Sachez donc, dans les œuvres, fouler aux pieds tous ces vains sentiments ; et la collaboration loyale, sincère et continue des diverses œuvres, et dans chacune d'elles des divers dirigeants, assurera la conquête des âmes et la gloire de Dieu au maximum, ce qui est le but de notre action catholique.

* *

Ce que je vous prêche aujourd'hui, S. Paul l'enseignait déjà dans ses épîtres, et il se servait pour cela d'une comparaison : dans le corps humain, chaque organe, chaque sens a une place et un rôle différent ; mais la santé exige que chacun soit à son poste et remplisse sa fonction ; la main ne peut dire à l'œil : « Je n'ai pas besoin de toi, » ni le pied refuser son aide au corps tout entier. Ainsi dans la vie sociale : le boulanger ne peut dire à chacun : « Fais ton pain » ; le cultivateur ne peut dire à l'ouvrier : « Tu ne m'es pas utile. » Ainsi enfin dans l'apostolat ; le secret des conquêtes de l'Eglise et de sa vitalité réside dans l'harmonie de tous ses membres, dans la charité qui est leur marque distinctive et qui doit les unir, dans la collaboration de tous ses apôtres.

SERMONS POUR UNE PREMIERE MESSE

III

LE PRÊTRE EST-IL UN HOMME COMME LES AUTRES ?

Mon bien cher ami,
Mes bien chers frères,

Il est à peine nécessaire que je vous dise que ce n'est pas sans une réelle et profonde émotion que je remonte dans cette chaire : me retrouver face à face avec vous tous, qui fûtes mes chers paroissiens, me rappelle trop de souvenirs à jamais vivants pour qu'en ce moment ils ne jaillissent pas en flots pressés et ne fassent pas battre mon cœur à un rythme inaccoutumé.

J'en dois exprimer la plus amicale, la plus fraternelle reconnaissance au cher curé de N. : grâce à sa délicatesse, non seulement j'ai la joie de vous adresser la parole, mais encore je retrouve cette paroisse telle que je l'ai quittée, avec la très consolante certitude qu'il a déjà travaillé, avec sa jeune ardeur et son zèle conquérant, à l'embellissement, à l'enrichissement de vos âmes.

Je vous retrouve aussi, mon cher ami, vous qu'hier une grâce gratuite du Bon Dieu a fait mon frère dans le commun sacerdoce qui nous unit pour l'éternité par un lien plus fort que ceux du sang. J'ai joué auprès de vous le rôle très humble de père adoptif, le jour béni où la Providence vous a conduit dans cette paroisse, vous plaçant à côté de celui dont nous fêtions le sacerdoce l'an passé dans des heures de grande liesse paroissiale. J'ai pu ainsi assister à vos débuts apostoliques auprès des « petits gars du Vicaire » et juger déjà de l'heureuse influence que vous aviez sur leurs jeunes âmes.

Mais si vous êtes tel que cette paroisse vous estime et vous aime, ne le devez-vous pas, en grande partie, au milieu familial qui fut le vôtre par une grâce singulière ? Vous y avez puisé des leçons de travail patient et acharné et des principes de délicatesse chrétienne qui ont placé votre âme dans un climat favorable à l'éclosion de votre vocation. Vous y avez appris, par tradition paternelle et fraternelle, l'amour des fleurs et les soins incessants qu'elles réclament. En vous rappelant que la vocation sacerdotale est bien la plus belle et la plus délicate des fleurs, ne devez-vous pas redire, en un tel instant, que le Bon Dieu vous a traité avec une particulière prédilection en vous faisant naître et grandir dans un tel milieu ?

Mais, vous le savez, mes mains sont inhabiles à tresser des couronnes, fussent-elles de fleurs, et je crois bien que vous n'en avez cure. Il vaut mieux, n'est-il pas vrai ? que je parle, en votre nom, à toute cette assistance recueillie, du sacerdoce qui est désormais toute votre vie.

Aux yeux de certains, le prêtre serait un homme comme les autres. Ont-ils raison, ont-ils tort de juger de la sorte ? Nous allons nous poser ensemble la question. Ils ont à la fois tort et raison. En tant qu'il est composé du même limon que ses semblables, le prêtre est bien un homme comme les autres. Mais parce qu'il a été choisi par Dieu lui-même, et, sur son ordre formel, marqué d'un sceau indélébile qui le sépare à jamais de la foule, le prêtre n'est plus un homme à la commune mesure.

Permettez-moi, mon cher ami et mes bien chers frères, de demander à Notre-Dame du Bon-Conseil, dont vous gardez le culte avec une fidélité qui m'émeut, de bénir ces paroles et de leur mériter l'infusion des lumières de l'Esprit-Saint, afin qu'elles atteignent vos âmes et grandissent en elles l'estime du sacerdoce.

I. — *Le prêtre est un homme comme les autres*

Quand on dit, au cours d'une conversation : « Après tout, le prêtre est un homme comme les autres », cette phrase contient, à n'en pas douter, une intention peu bienveillante à l'égard du clergé. On prétend par là qu'il exerce un métier comme les autres, et que les grâces qu'il a reçues ne le mettent nullement à l'abri des faiblesses communes. Prétendant avoir renoncé aux joies du monde, il vivrait pratiquement comme si elles lui étaient réservées au même titre qu'aux autres mortels. Et, vous ne l'ignorez pas, dès qu'un prêtre s'écarte plus ou moins de sa mission, alors même que sa conduite n'en présenterait que les apparences, on s'ingénie souvent à trouver dans cette accusation une excuse non voilée à des faiblesses ou à des médiocrités personnelles, afin de rabaisser aussi le sacerdoce dans la personne de ce prêtre, coupable ou non, et on déclare sans autre forme de procès : « Le prêtre, mais c'est un homme comme les autres » ; ce qui veut dire : « Inutile de

se gêner, puisque ceux qui ont reçu mission de nous prêcher ou de nous rappeler le devoir, se montrent ou en tout cas sont jugés peu dignes de leur tâche. »

Eh bien ! oui, le prêtre est un homme comme les autres ; mais je l'entends dans un sens sensiblement différent de celui généralement admis par les détracteurs de notre sacerdoce. Oui, le prêtre est un homme comme les autres, en ce sens très précis qu'il a une âme à sauver, comme celle de ses frères, qu'il a un devoir inéluctable à remplir, comme tous les autres, et que ses épaules humaines portent, comme celles de ses frères, le poids de la faute originelle et de ses conséquences actuelles.

1. La première âme dont il aura à rendre compte devant Dieu, n'est-ce pas d'abord la sienne ? Il prêche aux autres ; le premier bénéficiaire de ses sermons, n'est-ce pas lui-même ? Et quand il rappelle à ses frères qu'ils seront comptables devant Dieu du moindre de leurs actes, il ne saurait ignorer et oublier que cette nécessité s'impose à lui en premier lieu.

A vrai dire, cette tâche de sauver son âme est pour lui à la fois plus facile et plus difficile.

Plus facile, en raison des grâces insignes qu'il a reçues de son sacerdoce et que la bonté de Dieu lui renouvelle à chaque instant, avec une somptuosité dont le bon Maître a le secret. Chaque rappel qu'il adresse aux âmes, il commence d'abord à se l'adresser à lui-même, et cela à longueur de journée et d'année. Et s'il devait en douter, la pratique de sa messe quotidienne, image du sacrifice de Jésus sans cesse renouvelé, lui remettrait devant les yeux la nécessité de son salut à assurer : « Prêtre, avant de sauver les autres, sauve-toi toi-même ! »

Tâche, en vérité, plus facile en apparence ; *plus difficile* aussi. Notre-Seigneur nous a rappelé dans l'Evangile que les hommes seraient jugés en proportion des talents qu'ils ont reçus, et c'est justice. Ne croyez-vous pas qu'à de certaines heures le prêtre ne doit pas trembler pour lui-même et pour son propre salut ? Que de grâces il reçoit en effet chaque jour ! Que de responsabilités aussi il sent peser sur ses faibles épaules ! Il sait que du degré plus ou moins élevé de sainteté auquel il parviendra dépend le salut de ceux qui lui sont effectivement confiés. S'il est au-dessous de sa tâche ; si, à cause de son manque de zèle, telle ou telle âme demeure jusqu'à la fin en dehors du troupeau choisi et ne gagne pas son ciel, le salut du prêtre se trouve par le fait même compromis, car il est indissolublement lié à celui de tous ses frères.

Oui, le prêtre est comme les autres, il doit sauver son âme, et cette tâche s'avère à la fois plus facile et plus difficile que pour le commun des hommes.

2. Mais de par sa situation privilégiée dans le plan divin, le prêtre n'est pas pour cela dégagé des obligations qui pèsent sur ceux qu'il évangélise : ses devoirs, pour être différents, n'en sont que plus précis, plus délicats, plus étendus.

Devoirs *précis* d'abord. Nul prêtre ne saurait les ignorer, tant ils lui ont été détaillés au cours de ses longues années de formation au séminaire. Au jour même de ses ordinations, l'Evêque les lui rappelle solennellement devant toute l'assemblée chrétienne qui en est témoin. Il sait donc tout ce qu'il doit à Dieu, dont il est l'ambassadeur muni de pouvoirs permanents et extraordinaires ; tout ce qu'il doit, dans sa prière et les témoignages de son zèle, à la part du troupeau qui lui est confiée ; tout ce qu'il se doit à lui-même de vertu et de sanctification pour remplir dignement et totalement son auguste fonction. Devoirs précis.

Devoirs *délicats* aussi. Son action ne porte que secondairement sur des questions d'ordre matériel ; elle atteint du premier coup les sommets de l'être humain créé par Dieu et s'y maintient, puisque son activité surnaturelle ne tend à rien moins qu'à l'élévation continue de ses ouailles et à leur sanctification. *L'ouvrier* forge et dirige une barre de fer ; lui, il travaille à forger et à assouplir des volontés. *L'éducateur* ouvre aux jeunes intelligences les avenues les plus nombreuses et les plus attrayantes du savoir humain ; lui, il part du savoir humain et s'en sert comme d'un tremplin pour monter plus haut et découvrir à ses frères, du plus petit au plus âgé, les incomparables perspectives surnaturelles qui leur rappellent les lois imprescriptibles de l'Amour divin. Le *législateur humain* ne s'occupe que de ce qui transparaît, il ne juge que d'après les apparences ; le prêtre, lui, malgré sa jeunesse, pénètre le mystère des âmes, parfois les découvre à elles-mêmes ; il les encourage à aller de l'avant, à monter sans cesse, ou bien redresse leurs écarts, sans crainte de parler sévèrement, dans l'intimité des conversations amicales, le silence du confessionnal ou l'affirmation solennelle dans la chaire de vérité, parce qu'il se sait porteur de la vérité et qu'il la doit à ses frères. Devoirs bien délicats, m. f., vous en conviendrez.

Devoirs *étendus,* illimités pratiquement. Quand un ouvrier rentre le soir chez lui, la journée finie, il peut s'endormir en paix : son devoir est accompli. En est-il de même pour un prêtre ? Non, m. f.

Une âme de prêtre n'est jamais satisfaite. Par delà les consolations passagères que Dieu ménage à son effort comme le plus doux des encouragements, il se rappelle, avec une hantise qui ne l'abandonne jamais, le nom et le nombre de ceux que n'atteint pas encore son action sacerdotale. Mgr Gibier, notre évêque inoublié, alors qu'il était encore curé de St-Paterne à Orléans, avait créé pour les hommes une messe qui connut vite un succès très grand, puisqu'elle groupait chaque dimanche 800 hommes autour de sa chaire. Mais quand on tentait de lui en adresser des félicitations apparemment légitimes, on voyait son front se rembrunir, et infailliblement il lançait à son interlocuteur une parole qui donnait la mesure de son zèle : « Et les autres ?... » Les autres,... un prêtre y pense toujours : il leur parle du haut de la chaire, comme s'ils étaient là pour l'entendre ; il prie pour eux à sa messe de chaque matin, avec plus d'insistance encore que pour les assistants ; il les bénit avec l'ostensoir, quand il trace sur les fidèles un signe de croix qui, dans sa pensée, englobe dans la même paternelle bénédiction toute sa paroisse.

Les autres,... ils forment perpétuellement le fond du décor de sa vie apostolique ; et la nuit, quand il se réveille, il redit leurs noms aimés au Bon Dieu, afin que sur eux se déverse une grâce agissante de lumière et de force qui les décidera, s'il plaît à Dieu, à reprendre la route de l'église. Vous connaissez la parole souvent citée de S. Vincent de Paul : « Le prêtre est un homme qui ne se repose jamais. » C'est son âme qui ne se repose jamais : en face des limites et des échecs de son action, il garde le rêve d'une paroisse modèle où Dieu serait le maître incontesté de toutes les âmes sans exception. Et parce que la réalisation de ce rêve apostolique connaît les lenteurs des entreprises humaines, le prêtre ne considérera jamais que tout son devoir est accompli, parce que ce devoir est illimité.

devoirs à accomplir, comme tous les autres hommes, mais devoirs plus précis, plus délicats, plus étendus et pratiquement illimités.

3. Le prêtre, en troisième lieu, est un homme comme les autres, parce que ses faibles épaules ont à supporter le poids de la faute originelle et de ses conséquences actuelles.

La T. S. Vierge Marie a joui du privilège unique de venir au monde sans la tare de la faute originelle, en vue des mérites infinis de Celui dont elle devait être un jour la mère selon la chair ; mais elle seule a profité d'une telle faveur. Il s'ensuit que tous les autres hommes, les plus saints comme les plus coupables, sont nés avec cette redoutable hypothèque. Le baptême leur rend bien droit à l'héritage céleste ; mais ils devront lutter chaque jour de leur courte existence pour n'en point perdre le bénéfice, tant est fragile la vie de Dieu en chacun d'eux, tant est durable et perfide la haine de Satan contre tous ceux que la Rédemption a arrachés à son domaine.

Et donc le prêtre, parce qu'il est prêtre, ne jouit d'aucune dispense sur ce point. Il porte la blessure de la faute d'Adam et n'ignore pas que la santé de son âme ne peut se maintenir qu'au prix de soins incessants, les mêmes que ceux dont il entoure les autres âmes. La tentation a prise sur lui, comme sur tous les autres ; il doit lutter contre la concupiscence toujours menaçante et s'efforcer d'en atténuer la virulence par la prière, la mortification et la vigilance de tous les instants. Dans cette bataille d'où dépend son salut éternel, il doit combattre comme les hommes, ses frères en humanité. Il est l'un d'eux, sans plus.

La conséquence est qu'il se sait pécheur comme les autres, et cela, m. f., lui donne une singulière indulgence lorsqu'il doit juger, au tribunal de la Pénitence, les faiblesses de ceux qui viennent à ses pieds en déposer le poids. Dans la lutte journalière, il lui arrive de tomber, malgré sa bonne volonté, malgré l'emprise de Dieu sur sa vie tout entière, malgré le spectacle combien émouvant qu'il a chaque matin, à l'autel,de l'Hostie pure, sainte, immaculée, qui s'immole par ses mains !

Mais ses faiblesses passagères, qui sont la conséquence presque inévitable de la nature déchue qu'il porte en lui, il ne s'en fait pas un titre de gloire, loin de là. Nul n'en gémit plus que lui, ne les déplore plus que lui. Pourrait-il jamais oublier que, si Notre-Seigneur a dit à tous les fidèles : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait, » cette invitation, qui est un ordre et non pas un simple souhait, s'adresse à lui en tout premier lieu ? Et si sa fonction de sacrificateur de la divine Victime lui fait un devoir strict d'une sanctification plus grande, l'obligation d'un tel détachement lui fait mieux regretter les misères de sa vie quotidienne.

Les déplorer, c'est bien ; il sait que cela ne suffit pas aux exigences divines et que la loi du combat spirituel s'impose à lui avec une rigueur dont il ne doit jamais se départir. Il ne doit point rêver d'une sainteté moyenne, se tenant seulement à l'abri des écarts trop voyants. C'est dans un tel domaine qu'on doit dire encore qu'il ne se repose jamais et que, tant qu'il découvre en lui des traces de son humanité (c'est-à-dire pendant toute sa vie), il se doit et il doit à Dieu de mener un combat sans arrêt pour bouter l'ennemi hors de la place.

Là encore son sacerdoce ne lui sert pas de dispense ; bien plus, il accentue ses obligations, car le prêtre sait fort bien que Dieu lui réservera des grâces de conquête dans le champ clos des âmes, dans la mesure où il se sera vaincu lui-même. Pour vaincre Satan dans les autres, il devra avoir lutté et vaincu sur son propre terrain.

Comme les autres dans le portement de croix quotidien, dans la reconnaissance très humble de sa misère, dans la lutte contre les assauts du démon, oui ; mais plus que les autres dans la délicatesse d'une conscience jamais en veilleuse et dans la nécessité d'une ascension d'âme ininterrompue.

Son âme à sauver, son devoir à remplir, sa faiblesse à connaître pour mieux la déplorer et la vaincre, appuyé sur la force de Dieu, voilà bien par où le prêtre s'inscrit au même rang que ses semblables.

II. — *Le prêtre n'est pas un homme comme les autres*

A vrai dire, m. f., en précisant les points communs du prêtre avec ses frères, j'ai déjà suffisamment marqué ce qui le séparait d'eux. Cependant je n'ai pas tout dit, loin de là, et je dois maintenant vous montrer, plus brièvement, dans cette seconde partie, en quoi le prêtre n'est pas un homme comme les autres.

C'est Dieu qui l'a choisi : quel honneur ! — C'est Dieu qui le veut tout à lui : quelle emprise ! — C'est Dieu qui en fait « l'homme de Dieu » : quelle intimité !

1. *C'est Dieu qui l'a choisi :* quel honneur !

Quand un enfant arrive à l'âge de gagner sa vie, ou tout au moins de se créer une situation, ses parents, dans la mesure du possible, s'enquièrent de ses goûts et de ses aptitudes, afin de lui trouver une carrière où ces goûts et ces aptitudes lui permettront un rendement maximum, conforme aux dons qu'il a reçus et aux désirs qu'il manifeste.

Cette vocation, c'est l'enfant ou ce sont ses parents qui la choisissent de leur plein gré.

Quand il s'agit de la vocation sacerdotale, nous sortons de la voie commune. Sans doute, les désirs formels de l'enfant le conduiront au séminaire; sans doute, un prêtre, un parent ou un ami pourra lui dire telle ou telle parole qui, lui faisant saisir le côté sublime d'une telle vocation, suffira à faire naître un désir et à orienter sa volonté. Mais cela ne suffit pas. Dans le cas présent, c'est Dieu qui agit, soit par une grâce spéciale, soit par l'entremise voulue par lui d'un livre, d'une amitié, du spectacle de la misère des âmes, ou d'une parenté d'ordre naturel ou spirituel. Mais quand l'Evêque, représenté par les directeurs du Grand Séminaire, fait savoir au jeune lévite qu'il peut avancer dans la hiérarchie ecclésiastique et qu'on le reconnaît apte à entrer dans les rangs du sacerdoce, ce jeune lévite peut et doit se dire, avec la plus absolue certitude : « Ce n'est pas moi qui ai choisi d'être prêtre, c'est Dieu lui-même qui, abaissant les yeux sur moi, a daigné me marquer de son sceau. » Au fond de lui-même il ne se glorifie pas d'un tel choix, il redit plutôt la parole de Marie dans le *Magnificat : « Respexit humilitatem ancillæ suæ »*, Dieu a jeté les yeux avec bonté sur la bassesse de son serviteur pour l'exalter et le rendre participant du sacerdoce éternel du Christ.

Non, m. f., cet homme qui est l'objet d'un tel choix divin n'est pas et ne saurait jamais être un homme comme les autres. Cet honneur qui rejaillit sur sa personne, il sait que Dieu en est l'auteur et qu'il doit revenir à Dieu... C'est Dieu qui l'a choisi : quel honneur !

2. *C'est Dieu qui le veut tout à lui :* quelle emprise !

Sa vie dès lors, n'ayant plus de base commune avec le reste de l'humanité, est enserrée dans un réseau étroit d'obligations précises.

Cet homme, qui porte en lui un cœur de chair, devra déverser tous les trésors de son affection sur Dieu d'abord, et puis sur ceux qui deviennent la part de son troupeau, qu'il aimera en Dieu. Et pour que ce cœur ne connaisse pas les barrières et les tyrannies parfois nécessaires de l'affection humaine, Dieu lui défend de s'attacher à tout ce qui n'est pas lui ou les siens, aimés par amour de lui.

Apparemment, Dieu sèvre le cœur du prêtre ; en réalité, il l'élargit à la mesure de l'amour divin. Son affection, elle est illimitée dans le champ des âmes. Sa famille, mais ce sont les petits enfants à qui il apprend le nom et l'amour de Jésus ; ce sont les chrétiens, tous les chrétiens qui viennent à lui pour avoir la vie divine ou la retrouver, s'ils ont eu le malheur de la compromettre par une faute grave ; ce sont les malades du corps et de l'âme ou de l'intelligence, en proie aux vers rongeurs des maladies, du doute ou du péché. Et plus le prêtre est l'homme de Dieu, et de Dieu seul, plus son cœur se fend au spectacle des misères humaines, plus il se dilate jusqu'à participer, dans la mesure de son humanité limitée, à l'amour incommensurable du Cœur de Jésus.

Sa famille, c'est la famille même de Dieu. Ses goûts, il les filtre à la source divine et ne les admet d'une manière définitive que lorsqu'il les sait acceptés et aimés de Dieu. Sa situation, voilà bien un mot qui fait sourire le vrai prêtre de Jésus : ne sait-il pas qu'au jour de son sacerdoce il est un « homme arrivé » et que, quelle que soit la tâche que lui confiera l'autorité providentielle de son Evêque, il y pourra vivre intégralement son sacerdoce, s'y sanctifier, y sanctifier les autres, y jouer en un mot son rôle d'homme de Dieu.

Et, encore une fois, si la routine de la vie ou la morsure des échecs quotidiens le font déchoir de son idéal, sa conscience toujours vigilante lui remet bien en face ses devoirs, ses promesses qu'il a librement et joyeusement acceptées ; il se rappelle alors, avec une acuité accrue, qu'il est l'homme de l'Hostie, de sa messe quotidienne, et plus fort parce qu'il s'appuie sur la force de Dieu, il refait à chaque instant le don de lui-même.

C'est Dieu qui le veut tout à lui : quelle emprise !

3. *C'est Dieu lui-même qui en fait l'homme de Dieu :* quelle intimité !

L'homme, dès le moment qu'il fonde un foyer, appartient à son épouse, et, si Dieu féconde leur union, il appartient aussi à ses enfants. Sa femme et ses enfants forment une sorte de cercle qui enclôt sa pensée, ses rêves, ses préoccupations, son cœur.

Le fonctionnaire, qui exerce une magistrature quelconque non pas pour en tirer des honneurs, mais pour rendre service, devient immédiatement l'homme de la communauté, de la collectivité, de la cité : ses pensées changent de plan, elles passent sur une autre perspective ; il ne juge plus désormais les choses sous son angle personnel, mais sous l'angle de la chose commune.

L'officier, qui accepte son rôle obscur de veilleur de la patrie, subordonnera bien des choses à l'accomplissement de son devoir qui est un service : il consentira souvent à s'expatrier pour porter au loin le prestige et l'amour de son pays, et s'il consent à passer de nombreuses années dans une garnison à la vie monotone, il se redira que, quelque modeste que soit sa tâche, il est un rouage dans la vie de sa patrie. Il est l'homme de sa patrie, et vous avez déjà mesuré, m. f., toute la grandeur d'une telle servitude.

Et le prêtre ? Le prêtre, lui, est à la fois l'homme de la famille, de la communauté et de la patrie, travaillant au bien général et au mieux-être des âmes. Mais dans la gradation des affections terrestres, il occupe le sommet : par delà la famille, la cité et la patrie, il y a Dieu, en qui se réunissent comme en leur centre où elles reviennent toutes les causes humaines, si sublimes soient-elles. Sa famille, mais elle est innombrable ; sa cité, c'est la cité de Dieu qui s'étend au delà des limites de la cité humaine ; sa patrie, c'est la patrie des âmes où il a l'ambition d'attirer tous les frères de sa patrie humaine. C'est pourquoi la religion, dont il est le représentant, ne s'attache à aucun parti humain ; c'est pourquoi il se tient en dehors de toutes les compétitions où s'affrontent les ambitions et les passions humaines, parfois sous le couvert d'un dévouement frelaté ; c'est pourquoi, étant l'homme de Dieu, il le fait passer avant tout et par-dessus tout, n'ayant au fond de lui-même comme dans sa vie qu'une passion dominante : le règne du Christ-Roi dans les âmes, dans la famille, dans la société, dans sa chère patrie de la terre. Dans chacun de ses frères, il ne verra pas un partisan, mais une âme, c'est-à-dire quelque chose de vivant, d'impalpable, mais aussi d'éternel ; et cette âme de chacun de ses frères, il reçoit la tâche enthousiasmante de la connaître pour l'aimer, la conquérir, l'armer pour la lutte, la diviniser, la livrer dès ici-bas à Dieu avant la possession définitive de l'au-delà.

Voilà la vie du prêtre ici-bas, et voilà tout le sacerdoce. A-t-on le droit de dire que le prêtre est un homme comme les autres, même si son ministère est parsemé de taches passagères ? Ne doit-on pas plutôt dire et proclamer qu'il n'est pas un homme comme les autres, ayant été choisi par Dieu, étant sous l'emprise de Dieu, et ne faisant qu'un, aux yeux du peuple fidèle, avec le Christ dont il demeure jusqu'au dernier battement de son cœur le représentant ?

* *

Tout cela, mon bien cher ami, vous le saviez déjà, et d'ailleurs votre vie sacerdotale vous refera pour vous-même le sermon que j'ai fait en ce jour à nos chers paroissiens et amis de N. Comprenant mieux votre sacerdoce, ils s'uniront mieux à votre joie, comme aussi à la messe que vous célébrez devant eux pour la première fois.

Ah ! priez pour eux, afin qu'une cérémonie comme celle-ci demeure inoubliée, resserre encore les liens entre le pasteur et le troupeau, et que la vie divine pénètre de plus en plus dans cette paroisse. Et puisque j'ai parlé du sacerdoce, — du vôtre, et du mien, de celui des amis très chers qui nous entourent, — n'ayez garde d'oublier à cet autel ceux qui portent sur leurs épaules ce fardeau aimé, afin que leur ardeur reparte d'un élan plus vigoureux et apostolique, au contact de votre grâce sacerdotale dans toute sa fraîcheur. Nous nous retrouverons désormais, tous les matins de notre vie, à la fraction du pain. Ah ! la voilà, m. f., la vraie famille de Dieu qui réunit, dans une fusion réelle et non factice, parents, amis, prêtres, dans le Christ, « Roi et centre de tous les cœurs. » Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

V

CE QU'EST LE MARIAGE

Mademoiselle, Mon cher ami,

Quand on parle de mariage à notre époque dans certains milieux où l'on prétend connaître la vie, on soulève immédiatement des sourires sceptiques ou désabusés : il semble, quand on interprète ces sourires, que le mariage soit une institution périmée ou en tout cas bien trompeuse.

La vérité est à la fois plus simple et plus complexe : le mariage n'est point une source de perpétuelles désillusions, mais à la condition formelle qu'il soit bâti autrement que sur un attrait passager ou sur des questions d'intérêt, je veux dire, sur du stable, sur du divin, et ceci est très simple. Mais comme la vie, avec sa diversité mouvante et parfois déconcertante, exige de ceux que la volonté de Dieu a unis au jour de leur mariage une ténacité inébranlable dans l'amour comme dans la résignation, nous nous trouvons alors devant une chose très complexe, comme la vie elle-même dont elle est le reflet.

A vrai dire, les surprises de la vie sont surtout le fait de ceux et celles dont l'union est plutôt un geste de fantaisie passagère qu'un besoin de vie sérieuse et profonde. Vous n'en êtes pas là, grâce à Dieu, mes chers amis, puisque vous vous connaissez depuis de nombreuses années et que des contacts répétés dans le monde où l'on se dévoue, et où vous avez fait par conséquent tous les deux l'apprentissage de la vie, vous ont fourni les occasions désirables de vous connaître et de vous apprécier.

J'ai la joie de pouvoir ajouter que vous n'avez eu qu'à ouvrir les yeux autour de vous, dans vos familles respectives, pour apprendre ce que c'est qu'une vie de travail et de devoir. La dure réalité quotidienne vous a permis de vous rendre compte encore jeunes combien il fallait peiner et lutter pour élever une famille.

Et pour garder à votre union ce caractère d'intimité familiale, vous avez demandé à l'un de ceux qui portent votre nom et que la grâce incomparable du Christ a fait prêtre, de bénir votre mariage. Il en est très touché, croyez-le bien, et voudrait vous dire en quelques mots comment il comprend pour vous la grâce du Sacrement que vous allez recevoir, et comment par conséquent votre union peut être heureuse et féconde.

* *

Pour deux jeunes gens chrétiens comme vous, *le mariage est l'union durable devant Dieu de deux cœurs et de deux volontés.*

C'est une *union.* — Union veut dire : qui ne fait qu'un, un par le cœur qui ressent un attrait, un par la volonté qui admet cet attrait et le désire durable, un par la foi qui cimente cette union et en fait quelque chose de définitif.

Vous voyez bien par là que le cœur n'a pas, loin de là, la partie essentielle dans un mariage chrétien. Cela ne veut point dire qu'il en soit absent, certes ; mais il reste soumis là plus qu'ailleurs aux lois si sages de la droite raison, qui impose parfois silence à cet impulsif, si vite enthousiasmé par des charmes physiques ou des qualités extérieures.

C'est la volonté qui, éclairée par la raison, éprouve le vif désir de transformer un attrait d'un jour en union permanente.

Et Dieu, qui fit à l'homme le don primordial de la liberté, respectera cette liberté et ratifiera du haut du ciel le don que les fiancés se feront ici-bas.

Union, ai-je dit, et non juxtaposition seulement. Hélas ! dans combien de cas cette union rêvée n'est pas réalisée ! Trop souvent les époux vivent l'un à côté de l'autre, leur vie durant, sans parvenir à cette rencontre des âmes qui constitue la véritable union. Ils sont comme deux rails de chemin de fer, condamnés à porter les mêmes fardeaux, toujours séparés par les mêmes distances et ne se rencontrant jamais. On se résigne à vivre ensemble, sans plus, et la vie devient ou plutôt reste une perpétuelle banalité. Comme il est loin le rêve que l'on avait fait le jour de son mariage ! C'est sans doute parce que la vie exige de n'être point conçue comme un rêve, mais comme la plus vivante des réalités, sous peine de faire payer cher aux malheureux pêcheurs de lune que sont les rêveurs, les divagations de leur juvénile imagination.

Non, le mariage n'est point seulement une juxtaposition de deux vies. Il n'est point davantage une union passagère. — La loi profondément dévastatrice du divorce est pour certaines têtes folles et certains cœurs passionnés une invitation au vice, ou en tout cas une porte de sortie tellement facile ! Quand on n'a pas la foi, comment ne pas se dire : « Après tout, je peux bien essayer, et si cela ne va pas, je trouverai bien un prétexte de briser ce lien que la loi reconnaît comme frangible. » C'est ainsi que se forment certaines unions, sans même que les intéressés se l'avouent parfois à eux-mêmes. Quoi d'étonnant alors, que la famille se désagrège et que l'on n'envisage plus avec le sérieux de jadis une union que le caprice d'un seul des conjoints peut rendre nulle, au moins légalement ?

Il est bon, mes chers amis, qu'à l'heure où dans la loyauté de vos deux consciences éclairées vous allez contracter mariage, on vous en présente les contrefaçons et qu'on vous redise, au nom des lamentables expériences du passé : Attention ! Le mariage n'est pas une partie de plaisir ! Il n'est pas davantage un égoïsme à deux, car l'égoïsme est ennemi de l'union, qui suppose le sacrifice. Non, il est une union durable devant Dieu de deux cœurs et de deux volontés.

* *

J'ajouterai comme seconde pensée, au risque de vous étonner : c'est *une union qui tend, non pas au bonheur, mais à la paix.* Je m'explique.

Vous avez reçu, et vous recevrez encore, mes chers amis, à l'occasion de cette cérémonie, des félicitations et des vœux de bonheur. Ceux qui connaissent assez la vie pour avoir été meurtris par elle, savent trop bien la fragilité du bonheur humain pour vous le souhaiter. Autant vous souhaiter de gagner le gros lot ! La loterie du bonheur ne distribue ses lots aux rares gagnants que par toutes petites parcelles.

Ce que nous appelons le bonheur, c'est-à-dire la joie sans mélange, est chose bien rare, tant les soucis d'ordre quotidien se chargent d'en atténuer la douceur comme à plaisir. Nos pauvres bonheurs humains sont donc bien instables, et il ne saurait en être autrement, puisque nous sommes chargés, en venant en ce monde, du fardeau qui s'appelle le péché originel. Et les conséquences de ce péché originel sont